

KARATE ET SOLIDARITE

Comprendre, savoir et transmettre... Le karaté est dans une démarche solidaire active, avec, en chef de file du moment, Laurence Fischer.

entraide et prospérité
MUTUELLES

En décidant de soutenir le projet de Laurence Fischer et de Sports sans Frontières* en Afghanistan, le karaté français a choisi d'exprimer dans les faits sa solidarité. Un acte concret également destiné à mettre à l'honneur toutes les initiatives moins médiatiques mais tout aussi importantes menées au niveau local, départemental ou régional.

DERNIER GRAND DÉCLENCHEUR DE MOBILISATION À L'ÉCHELON DE LA PLANÈTE, le tsunami qui avait meurtri l'Asie en décembre 2004, démontra une nouvelle fois combien le tissu associatif, y compris sportif, est capable de donner un sens aux valeurs de solidarité qu'il incarne, via notamment l'opération « Pour faire gagner la vie en Asie, le sport français s'engage ». Un traumatisme exceptionnel, des dons records, qui ne doivent pas faire oublier la solidarité de proximité, moins médiatique, moins extraordinaire mais au moins aussi indispensable, par laquelle nous sommes tous, de près ou de loin, concernés. Forcément. Sans se livrer à une étude guère à propos, rappelons que l'étymologie même du mot « solidarité » (*Du latin in solidum : pour le tout*), lui oppose l'individualisme. Or, on le sait bien, dans notre société occidentale, laïque mais non moins marquée par sa culture judéo-chrétienne, individualiste quoi qu'on en dise mais toujours prompte à utiliser, ensemble et à toutes les sauces, les mots « solidarité » et « sport », bien mal perçus est celui qui ne tend pas la main à son prochain. Bref, aider l'autre, cela va presque de soi. L'ensemble du monde sportif se reconnaît lui-

même largement dans les notions d'éducation et de solidarité par le sport. Les sportifs donnent de leur temps, prêtent volontiers leur image à de nobles causes, la plupart du temps de manière anonyme. Le karaté, ses professeurs, ses pratiquants de l'Hexagone, des DOM et des TOM, ses membres de l'élite formée des équipes de France y jouent évidemment leur rôle. On ne peut que s'en réjouir.

Une prise de responsabilité

On ne fera pourtant jamais assez. On ne rendra jamais autant que l'on a soi-même reçu. Mais est-ce si facile ? « J'aimerais bien donner, aider, mais je ne sais pas comment » ; « Que faire à mon échelle ? ». Nous avons déjà tous entendu ces mots. On les a même parfois soi-même prononcés. Pourtant, aussi décidé que l'on soit dans sa démarche, on se heurte rapidement à des blocages : Pour qui ? Avec qui ? Comment ? Où ? Avec quels relais ?... Et quid de l'engagement moral, le plus fort de tous : lui ferai-je honneur sans défaut ? Dans ce qui devient une responsabilité pour celui qui s'y engage, la solidarité, valeur partagée par tous dans ce qu'elle a de plus positif -débarrassée

du politiquement correct, de l'élan humaniste exagérément démagogique...-, n'est pas si facile, non. C'est donc aussi pour celles et ceux qui ont le désir d'aider, sans toutefois savoir ou pouvoir monter leur propre projet, que l'initiative de la F.F.Karaté et l'opération « Clubs solidaires »** peuvent constituer un tremplin. Le but ? Organiser un gala, une soirée club, une tombola... et recueillir, ensemble, l'équivalent de 12 000 € d'ici fin janvier 2006. La somme nécessaire pour construire une plateforme multisports, acheter le matériel et former trois éducateurs sportifs afghans qui travailleront dans le village de Rokha, dans la vallée du Panchir auprès de 2 500 filles et garçons âgés de 7 à 17 ans. Parce que les petites rivières font les grands fleuves, parce que faire un peu, c'est déjà beaucoup, c'est être acteur de son propre monde, n'ayons pas peur, à notre niveau, et pour la cause qui nous semble juste, de nous engager en toute sincérité. Comme sur le tapis. ■

*Retrouvez l'actualité de Sport Sans Frontières sur www.sportsansfrontieres.org. Adresse : 13 rue Riblette, 75 020 Paris. Tél : 01 53 27 66 40.

**Rappel de toutes les modalités pour soutenir cette opération sur www.ffkama.fr

QUELQUES AUTRES ASSOCIATIONS
soutenues par la F.F.Karaté...

Comité National Premiers de Cordée
Création : 1999.
Activités : « Le Sport dans l'Hôpital » (Initiations sportives au sein des hôpitaux) et « Sport Préventions » (Sensibilisation sur les dangers de la cigarette, du cannabis, de l'alcool, etc. dans les clubs sportifs). 3000 bénéficiaires.
Contacts : www.premiersdecordee.org et 01 40 34 96 91.

Cultures du cœur
Création : 1998.
Activités : lutte contre l'exclusion culturelle grâce à la mise à disposition gratuite de places de théâtre, musées, danse, cirque, patrimoine, cinéma, événement sportifs, etc. 230 000 invitations utilisées depuis la création.
Contacts : www.culturesducoeur.org et 01 46 73 92 20.

Fais-nous rêver
Création : 1995. Activité : Mise à l'honneur de projets d'éducation par le sport à travers un appel à projet annuel. 100 lauréats primés depuis la création.
Contact : www.faisnousrever.org et 01 44 54 94 94.

Mouvement pour les Villages d'Enfants
Création : 1958.
Activités : Accueil des frères, protection de l'enfance, insertion. 1800 enfants accueillis depuis la création dont 600 en 2005.
Contacts : www.lesvillagesdenfants.com et 01 53 89 12 34.

N'hésitez pas à les contacter pour leur apporter votre aide.

➔ JOURNALISTE :
OLIVIER REMY
👁 PHOTOGRAPHE :
DENIS BOULANGER

LAURENCE FISCHER

« Pourquoi je me BATS »

Référence du karaté français et mondial, brillante étudiante en école de commerce, Laurence Fischer est aujourd'hui au cœur d'un nouveau combat, plus inattendu, au bénéfice de femmes et d'enfants afghans. C'est avec son ton à la fois enthousiaste, sincère et tranchant qu'elle revient sur son engagement auprès de Sports Sans Frontières et son expérience à Kaboul.

« Cette expérience doit aussi rappeler que nombreux sont les endroits, y compris en France, où l'accès au sport est encore difficile. »

Pouvez-vous revenir sur la genèse de ce projet ?

Sports Sans Frontières m'avaient sollicitée, il y a trois ans, pour un gala au Parc des Princes, à Paris. Puis j'ai rencontré, à l'Insep, Alain Trouvé. Alain est karatéka et passionné d'arts martiaux. Son rôle au sein de l'association est justement d'ouvrir des missions dans les pays étrangers. Il enseignait alors, déjà, le karaté à Kaboul et permettait notamment aux femmes de ne plus pratiquer de manière clandestine en ayant à peine négocié avec les autorités. En deux ans, il a réussi à former l'équipe nationale afghane, mais aussi des éducateurs et beaucoup œuvré pour la création d'un gymnase au Jardin des femmes, qui a d'ailleurs été officiellement inauguré le 4 septembre dernier.

Certes, mais qu'est-ce qui vous a poussé à franchir le pas, à aller sur place ?

La volonté d'aller au bout d'une idée. C'est peut-être aussi dû à mon parcours de sportive de haut niveau, mais je voulais vraiment m'investir de manière pragmatique. Ce qui me dérangeait, c'était la seule utilisation de ma petite notoriété et des valeurs du sport que je pratique. J'avais envie de me retrousser les manches. De m'impliquer autant que je le pouvais afin de mieux comprendre qui, quoi, pour qui, où, comment et pourquoi un tel projet... Bref, aller à la ren-

contre des bénéficiaires afghans du programme sur place, mais aussi à celle des bénévoles qui y travaillent dans l'anonymat le plus total mais dont le dévouement et la présence sont fondamentaux.

C'est quelque chose que vous aviez en vous depuis longtemps ? Une vocation ?

Cela ferait peut-être bien de dire « oui ». Mais franchement, ce n'est pas le cas. Il y a dix ans encore, je n'aurais sans doute pas eu cette démarche. C'est une question de moment, d'opportunité. Aujourd'hui, je pense avoir passé la phase du sportif – et je sais qu'elle est nécessaire pour être un champion – complètement obnubilé par sa progression et ses résultats. Je sais mieux pourquoi je me bats. Il se trouve simplement que je me trouvais là dans une période où j'avais cette sensibilité par rapport aux événements. Il ne faut pas être démagog, j'ai aussi conscience que je ne pourrais pas être Afghane. Si je suis partie là-bas, c'est aussi parce que tout va bien, chez moi, à Paris. Maintenant, je crois avoir répondu à un besoin en ayant fait le maximum sur place dans le temps dont je disposais, seulement trois semaines.

Qu'y avez-vous découvert ?

Avant tout, autre chose que ce que nos médias diffusaient à la télévision, c'est sûr. Je ne vais pas généraliser à l'Afghanistan, je n'ai pas non plus la prétention d'un discours qui serait celui de quelqu'un qui oeuvre là-bas pour une ONG depuis trois ans. Mais Kaboul, c'est une ville, un peuple positifs, qui avancent, construisent. Pour des raisons de sécurité, j'étais toujours en voiture d'un endroit à un autre. Il y avait aussi des hommes en armes devant les bâtiments importants et les ambassades, mais je n'ai ressenti aucune tension, plutôt une vraie âme. Pour moi, l'Afghanistan, ça vit, ça bouge, c'est dynamique.

Et d'un point de vue plus sportif ?

Le football est le sport roi, comme partout dans le monde... Même si les matches se disputent dans le stade où les Talibans ont fait couler beaucoup de sang lors de leurs exécutions ! Le sport a un rôle à jouer, il véhicule la vie, l'espoir, la socialisation de jeunes garçons et filles délaissés par leurs familles et participe à l'évolution de la condition féminine, ce qui n'est pas le moins important. J'ai aussi compris qu'ils aiment tous beaucoup la compétition, qu'ils ont ça en eux, même si la découverte de la discipline leur était proposée sous forme de jeux.

Concrètement, quel a été votre programme sur place ?

Un entraînement l'après-midi trois fois par semaine. Avec les moins expérimentées, de 12h30 à 14h, au comité national olympique. Puis je changeais de salle pour accueillir des filles plus gradées, une dizaine dont la moitié était ceinture noire, jusqu'à 16h. Les conseils étaient d'ordre technique, mais portaient aussi sur les exercices d'étirements et les logiques d'échauffement. J'ai dû aussi insister pour qu'elles

s'hydratent après avoir vu des filles qui, au bout de quatre tours du minuscule dojo, tombaient dans les pommes. Elles n'avaient pas l'habitude de faire des footings. Où auraient-elle pu aller courir d'ailleurs ? Je suis aussi allée au club de M. Kourbani. J'ai été amenée à visiter un certain nombre de structures accueillant des enfants, le Jardin des femmes, un espace dédié avec cours d'anglais, une cellule de soutien psychologique... La Maison Padar, qui recueille de jeunes garçons ; ou encore la structure d'Enfants du Monde Droits de l'Homme.

Avec quelle ambition ?

Avec beaucoup d'humilité d'abord. Je suis partie à Kaboul sans appréhension, sans a priori et avec, évidemment, le karaté comme fil conducteur. D'autant que soutenue, par ma fédération, je représentais aussi le karaté français, les karatékas et les clubs qui mènent des projets de solidarité nationaux et internationaux non médiatisés tout au long de l'année. Mon but était d'apporter mon vécu, mes connaissances sportives aux femmes et aux enfants.

Quel discours leur avez-vous tenu ?

Avant d'être une championne, j'ai été une enfant qui a opéré son travail inconscient de construction d'une personnalité, d'épanouissement, d'identité. J'ai voulu mettre ça en commun avec tous. Au-delà du travail technique, j'ai essayé de mesurer l'impact de ce que je disais, en étant tantôt douce, parfois plus ferme. Je n'ai pas eu souvent à être dur, mais une relation comme celle-là, ce n'est pas non plus le monde de « Oui-Oui », il faut le dire. J'ai, une fois, durci le ton en leur expliquant qu'à l'école, le professeur venait pour eux, qu'il ne parlait pas pour les murs et que c'était la même chose pour moi. Par leur attitude, elles manquaient l'information... Elles ont compris l'enjeu pour elles-mêmes, et se sont remises au travail avec ardeur.

Des regrets, des frustrations ?

Je suis un peu frustrée, oui, parce que trois semaines, c'est très court. C'est bête, mais j'aurais aussi voulu les prendre dans mes bras... Je n'ai pas osé. Il y avait encore plein de choses à faire et si on me demande d'y retourner, je dis 3 000 fois oui. Mais moi une autre, je crois surtout que c'est la continuité qui est importante.

Un dernier mot en préambule au portfolio des pages qui suivent ?

Si je peux témoigner ici, avec l'éclairage des photos de Denis Boulanger, venu avec moi sur place, c'est d'abord grâce à Delphine, Gaël, Tiphany, Alain, tous les gens de Sports sans Frontières qui rendent tout cela possible. J'espère que cela donnera envie aux 200 000 karatékas français de donner à leur tour, via notamment le projet « Clubs solidaires ». Quand on voit le bonheur que c'est dans les regards de ces enfants et de ces femmes, c'est puissant ! ■

TURKMENISTAN

AFGHANISTAN

IRAN

PAKISTAN

